

# Serif ou Sans Serif, telle est la question

En 2007, le logiciel de traitement de texte Word a fait sa révolution copernicienne : les polices réservées aux titres sont devenues par défaut celles que l'application phare de Microsoft attribue au corps du texte. Pourquoi ? Quelles conséquences ? Ce changement, tout sauf anodin, marque une étape décisive dans l'évolution de l'écrit vers une lisibilité accrue. En fait, on a fait de ce critère une véritable obsession.

I am ugly. TNR  
 I am also. Arial  
 I look nice. Garamond  
**Don't forget Helvetica.**  
 TRAJAN HAD NICER FONTS.  
 The new Cambria and  
 Calibri are nice too.

Je m'en souviens comme si c'était hier. Retiré dans une maison familiale pour avancer dans l'élaboration d'un texte auquel je tenais beaucoup, je découvrais, grâce à un ami qui m'avait transmis sa clé de licence, le nouveau Word, tout beau tout neuf. Et que découvrais-je ? Que les règles, inculquées depuis mon enfance informatique, se trouvaient renversées. Tête en bas. Non pas adaptées, différentes, « relookées », mais inversées. Ni plus ni moins. Exit Times New Roman, bienvenue Calibri.

## Evolution anecdotique ou changement fondamental ?

Qui pense encore à ce changement aujourd'hui ? J'avoue mettre une part de mon obsession intellectuelle dans une question peut-être réglée *d'office*. La prédominance des écrans impliquait forcément une refondation des cadres visuels porteurs de texte. C'était l'intérêt de la *cleartype technology*. Sachant que Times New Roman, la police universelle jusqu'alors, avait été créée dans les années 30 pour le journal britannique The Times, il s'agissait simplement de passer à autre chose. Plus de clarté, plus de visibilité, plus d'efficacité. Le réglage par défaut de la nouvelle taille de police calibri passait d'ailleurs à 11, contre 12 auparavant, comme s'il fallait narguer les nostalgiques du monde ancien : c'était déconcertant, c'était plaisant, c'était *moderne*.

Comment dire ? Ces explications me laissent sur ma faim, pour deux raisons :

- 1) Microsoft a d'abord cherché à *adapter* ses polices d'écriture. On a éclairci, adapté, proposé, tergiversé... Puis Bill Gates prend la décision de renverser la vapeur. On n'adapte pas : on inverse. On

arrête de tergiverser, on tranche. On cesse de retoucher par-ci, de corriger par-là : on prend le taureau par les cornes, on met les charrues avant les bœufs.

- 2) L'évolution graphique des textes imprimés ne suit pas la généralisation du mode de lecture sur écran, elle la *précède*.
- 3) En plus d'avoir une cause, ce changement comporte des conséquences. Il s'agissait de faire lire *mieux*, ne voilà-t-il pas qu'on lit *moins*.

## 1) Si ma main droite t'oublie, ô Jérusalem...

D'abord, les premiers frissons. Tout paraissait soudain lisse, épuré, nouveau, prometteur. Mon cœur s'en trouvait partagé entre deux sentiments : d'une part, la conscience d'une perte immense, comme quand un employé de la poste est venu chercher mon vieux téléphone à cadran, ou quand de nouveaux trains silencieux sont venus remplacer les anciens wagons aux bancs en bois et aux roues crissant de douleur à chaque virage. Mais, d'autre part, cette excitation, qui venait presque prendre la place de la joie procurée par la complétion de mon travail d'écriture. J'avais l'impression, au-delà du simple émerveillement esthétique, d'être touché par une vague de bonheur que seul un sentiment de pudeur naturelle venait ternir. Comme si la vision de telle épaule dénudée réclamait, dans un réflexe qui vient de l'enfance, un morceau de tissu jeté hâtivement ; comme si les lamelles d'un store grand ouvert s'inclinaient automatiquement pour faire face à des rayons de soleils par trop invasifs.

Bien sûr, on pouvait toujours choisir la police de son choix, imposer ses goûts, ses propres références, mais cette mise en page *par défaut* venait bousculer les automatismes issus des premiers émois scripturaires, brutalement, frontalement. On avait beau protester, comme l'éditeur et auteur britannique Max Porter : « la police de caractère ne saurait supplanter, par son message, l'existence de signifiants dans le texte lui-même<sup>ii</sup> » – la lutte était inégale.

« *The font should never shout louder than the work.* »

## 2) Un message? Quel message?

Une police de caractère transmet-elle un message à elle toute seule ? Mais ce n'est qu'un moyen de transmission, bon sang ! Un support ! Tu veux te racheter des lunettes, ou quoi ?

Bon... Voyons.

En 1992, la Tribune de Genève change tout : « logo, maquette, credo rédactionnel, système de mise en page, marketing<sup>iii</sup> » ... Les gens étaient-ils déjà collés à leurs écrans à longueur de journée ? Les PC tournaient sous Windows 3... Pourtant, le titre se sent obligé de proclamer : « *Genève, j'y crois.* » Comme si, déjà, en fait, il fallait affirmer, asséner même : « crois ce que tu lis ! » – « Bien, chef. Ce sera fait, chef. » C'est vrai : il faut penser aux lendemains de noces ; il faut assurer le service après-vente d'une société qui a perdu la boussole de la connaissance.

Dans les cafés, les rideaux s'étaient ouverts, les femmes montraient bien plus que leurs genoux, on n'apprenait plus de poésies par cœur à l'école, l'Europe, le Monde, l'Univers, formaient désormais l'horizon des espoirs de réconciliation humaine, un ami me disait gentiment que, finalement, j'étais assez conservateur dans mes orientations politiques, pendant qu'un autre ami, plus direct et plus franc, me qualifia un jour de réactionnaire (en fait, « réac », terme plus précis car il imite ce croassement propre aux corneilles ou autres animaux nuisibles).

Les défenseurs du monde ancien préfèrent se dire, précisément, « conservateurs » car, plus noble, cette dénomination politique trouve son enracinement dans une vieille tradition anglo-saxonne. Evidemment, traités de « fascistes », ils se rebiffent : leur garde-robe est composée plutôt de complets-cravates que de chemises brunes ; au pire, leur obsession pour des rues propres et des rapports humains « civilisés » les fait passer pour des psychorigides ou pour des patriarches sans barbe.

En fait, quand j'entends ce mot, mes années de « conservatoire » me remontent à l'esprit et, fouillant dans les méandres des évolutions sociétales contemporaines, je cherche en vain le chemin qui mène à la machine à café. Là-bas, j'y trouverais mes camarades, hantés comme moi par l'angoisse des examens à venir, se réfugiant comme moi dans le breuvage noir, en attendant les moments plus joyeux qui leur permettraient de troquer cet excitant pour l'abrutissant alcool des fêtes estudiantines.

Je pense, toujours habité par mes souvenirs de ce temps-là, aux multiples boîtes de conserve qui me servaient de nourriture, quand le kebab du coin n'offrait pas d'alternative réjouissante (ah ! peut-on s'imaginer un monde sans sushis ? – et pourtant nous avons survécu).

Les conservateurs, ce sont aussi ces E202 et autres additifs alimentaires qui permettent aux aliments, précisément, de survivre en attendant de finir dans notre estomac.

De toute façon, conserver quoi ? Le vingtième siècle ? Oyez, jeunes gens, réclamez à grands cris des guerres mondiales, des utopies meurtrières, des essais nucléaires... Non, je suis ce « réac », cet « anar », ce nostalgique de la liberté. Je suis cette substance chimique qui précipite tous les poncifs en autant de pensées superficielles qui nous laissent sur notre faim. J'aime la contradiction, le débat, la recherche de la vérité, la réhabilitation, en fait, de la vérité comme concept mais aussi comme stimulus d'une pensée vivante, passionnée et passionnante. Je fuis le New Age, la *reductio ad hitlerum*, les prédicateurs d'apocalypse et les assemblées extraordinaires. J'aime comprendre mon voisin de pallier, quand il crie sur sa femme, j'apprécie les traditions locales et avoue ma fatigue de découvrir sans cesse de nouvelles façons de préparer le poulet (à l'ananas, aux arachides ou au curry). C'est vrai aussi que j'ai déjà fait, lors de mes nombreux voyages, le tour de toutes les succursales d'H&M, et que je n'ai pas très bien compris les critères moraux ayant conduit la Cour européenne des droits de l'homme à imposer l'apparition sur ce territoire, où je vis, d'individus maniant le coutelas mieux que je ne manie la plume. Je ne crie pas victoire quand un président américain reçoit le prix Nobel de la paix juste parce qu'il est noir (j'avais appris à l'école qu'on se fichait éperdument de la couleur de peau, qu'il était même interdit d'évoquer la différence – que c'était « raciste » de le faire, que c'était « mal »). Je ne suis pas convaincu – comment l'avouer, je n'ose... mais voici : faut-il vraiment acheter

des ampoules « laides » (LED, selon l'orthographe officielle) qui nous dispensent, en quittant un lieu, d'éteindre la lumière, puisque, de toute façon, les capteurs intelligents le font pour nous, pauvres de nous, qui n'avons pas encore atteint le niveau de « responsabilité citoyenne » requis par l'état de la planète ? Faut-il cesser d'enseigner aux enfants des contenus prêts-à-l'emporter sur Google ? Leur enseigner l'empathie, le juste triage des déchets ? Je ne sais pas, je ne sais pas !

Calibri, tu es venu te poser sur la fenêtre de mon âme. Assoiffé de nectar, tu es prêt à tout pour brandir ton bec effilé, même à voler à reculons...

### 3) Windows : des fenêtres-miroirs

Qu'est-ce qu'un titre ? – Une accroche, une suggestion, un résumé, un sujet. Qu'est-ce qu'un texte ? – Après cet appel, cette *convocation*, il répond à une attente, dévoile, peu à peu, le mystère créé par le titre. Ou alors, au contraire, le texte prolonge le mystère, emmène le lecteur sur d'autres chemins mystérieux. Il ouvre, ferme, entrouvre, ferme encore des rideaux opaques ou transparents.

*« Dans nos murs transparents et comme tissés de l'air étincelant, nous vivons toujours ouvertement, lavés de lumière, car nous n'avons rien à cacher, et ce mode de vie allège la tâche pénible du Bienfaiteur. » (E. Zamiatine, Nous autres)*

Les journalistes, puis les rédacteurs de blog, qui *markettent* leurs contenus comme autant de produits de consommation, usent et re-usent de la technique dite de la [pyramide inversée](#). Ils vont droit au but : l'information d'abord. Le lecteur n'a pas le temps d'attendre le troisième paragraphe pour comprendre de quoi il s'agit, sous peine de succomber à la tentation du clic. Mais y a-t-il seulement pyramide ? Ou l'attention du lecteur est-elle happée désormais par une pensée immobile, tournant sur elle-même ?

Voilà notre sentiment : le texte tout entier n'est plus, désormais qu'un grand titre. En fait, il a disparu. Il n'y a plus de texte. Mais, s'il n'y a plus de texte, y a-t-il pour autant disparition de contenus ?

Il faut rappeler ici comment on en est arrivé là : à charge des contempteurs du conservatisme, l'évolution des supports de l'écrit est une longue histoire qui ne commence pas à avec

*« Mon âme a soif de toi, mon corps n'est que désir. » (Psaume 63)*

contrôle C. Avant même la diffusion de l'écriture, on manifeste une méfiance pour ce mode d'expression : jaloux de leurs prérogatives, les prêtres grondent. Puis, à chaque fois, les évolutions techniques – rouleau, livre manuscrit, livre imprimé, photographie, cinéma, écrans – rencontrent les mêmes oppositions de la part des détenteurs proclamés du savoir. Sauf que, à chaque fois qu'un nouvel espace de liberté vient percer le carcan de l'obscurantisme, c'est pour se voir, très vite, repris en main, non pas par la main de fer de prétendus vilains, mais par la nature même du nouveau medium d'expression : trop de message tue le message. La connaissance a besoin, pour trouver un écho dans l'esprit humain, de cette pudeur inhérente à la relation érotique. Dieu l'a bien compris, lui qui se cache, bien que présent dans chaque parcelle de nos vies émietées. J'ai besoin de savoir ; ô combien davantage ai-je besoin

de m'acoquiner avec ce que je sais. Dans un autre registre, Tocqueville, dans la *Démocratie en Amérique*, analyse de façon magistrale comment une liberté retrouvée mène inexorablement à l'émergence d'une nouvelle tyrannie, celle de l'égalité. On commence par donner le savoir à tout le monde ; on interdit ensuite le savoir – pour tout le monde. Ce serait un paradoxe si, effectivement, il s'agissait de savoir. Faut-il, cependant considérer ce phénomène comme une succession d'événements ? Il nous semble plus approprié de remplacer le mot « ensuite » par « en même temps » ... En fait, plutôt qu'un paradoxe, c'est une réalité assumée : est-il question, avec internet, de répandre la connaissance ? Si cette dernière est une somme de savoirs, alors internet libère l'humanité de la dictature des sachants. Si elle est, *au contraire*, la confrontation d'idées entraînant une augmentation, non de l'acquisition de contenus, mais de la *capacité à penser*, il n'y a plus de paradoxe, il y a une suite logique. Et tout personne prétendant le contraire ment. Et mentir, ce n'est pas bien.

### De l'évasion à l'enfermement

Lutter contre le mensonge, c'est aussi lutter contre le mythe de la fin de l'histoire. Il y aura forcément quelque chose d'autre après l'écran. Si l'on pose que ce dernier est une image, la question précise est : après l'image, quoi ?

Pascal désignait le di-vertissement comme cause des malheurs du monde. Baudelaire dépeignait la « multitude vile [...] dans la fête servile<sup>iv</sup> ». Demain, déplorerons-nous notre enfermement définitif dans ce miroir de nous-même qu'entraîne la disparition du lien en faveur du *link* ? L'autoréférentialité, jusqu'alors credo des poètes, qui « s'exposaient pour mieux s'imposer<sup>v</sup> », s'érigera-t-elle en norme sociale absolue ?

« J'aurais voulu être un artiste » ... Demain, nous serons tous des artistes. Devons-nous nous en réjouir ? Devant nous se dessine un chemin entortillé dans les broussailles de l'interconnexion intégrale. En fait, il n'y a plus de chemin, plus de déclics, que des clics et des clics et des clics. Plus de wouah, plus de wizz, plus de boum, plus de hue. Le monde n'est plus qu'un gigantesque clignotant.

### Une prison de verre

Calibri *versus* Times New Roman, un ajustement esthétique ? Relisez André Breton et considérez votre environnement numérique, ce qu'il est devenu, *ce qu'il a toujours été* : voyez comme, « à toute heure », on siphonne vos données ; voyez comme le cloud « tient comme par enchantement » ; voyez cette transparence, cette nudité, cette pornographie qui sont autant d'attributs de ce « lit de verre aux draps de verre » ; voyez, encore, ce *profiling*, cette identité « gravée au diamant ». Ce n'est pas contre nous, c'est *par nous* que tout ceci se produit. C'est *notre* désir, *notre* folie, *notre* attirance pour l'*infern*et ; rien ne

« Pour moi, je continuerai d'habiter ma prison de verre, où l'on peut voir à toute heure qui vient me rendre visite, où tout ce qui est suspendu au plafond ou aux murs tient comme par enchantement, où je repose la nuit sur un lit de verre aux draps de verre, où qui je suis apparaîtra tôt ou tard gravé par un diamant. »

(André Breton, Nadja)

nous est imposé. Terrible constat qui est aussi le début de notre libération définitive : il faut considérer notre désir en face, les yeux dans les yeux, les larmes dans les larmes, et croire en la liberté parce que, comme le disait le prix Nobel de littérature Isaac Bashevis Singer : « nous n'avons pas le choix<sup>vi</sup> ! »

Denis Frenkel, décembre 2020

[www.ecrireplaisir.ch](http://www.ecrireplaisir.ch)

---

<sup>i</sup> <https://www.quora.com/Why-did-Microsoft-change-the-default-font-to-Calibri>

<sup>ii</sup> <https://www.theguardian.com/books/2020/jan/29/when-fonts-fight-times-new-roman-conquers>

<sup>iii</sup> [https://www.persee.fr/doc/colan\\_0336-1500\\_1993\\_num\\_97\\_1\\_2446](https://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_1993_num_97_1_2446)

<sup>iv</sup> « Recueillement » in *Les Fleurs du Mal*.

<sup>v</sup> Je rends hommage ici à mon professeur d'art dramatique, Michel Barras.

<sup>vi</sup> <https://www.city-journal.org/html/isaac-singer%E2%80%99s-promised-city-11935.html>